

Monique Giroux
Pierre Gince

FÉLIX 40 regards
sur l'homme
et son œuvre

**LECLERC
ET NOUS**

**40 REGARDS SUR L'HOMME
ET SON ŒUVRE**

MARTIN LECLERC

Né à Vaudreuil en 1945, Martin Leclerc est le fils aîné de Félix Leclerc et de sa première épouse, Andrée Vien. Durant sa carrière à l'Office national du film à titre de cinéaste, il a, entre autres, été directeur photo sur le Sedna IV de Jean Lemire pour les séries documentaires *Mission Arctique* et *Mission Antarctique*. En 2016, il réalise le documentaire *Le 186 pour la mémoire* durant les travaux de restauration de la Maison Félix-Leclerc, à Vaudreuil-Dorion.

Quels souvenirs conservez-vous de votre jeunesse et de votre adolescence avec votre père ?

J'ai partagé mon enfance jusqu'au début de ma vie adulte entre Vaudreuil, dans l'ouest de Montréal, et la France, où ma mère et moi avons parfois accompagné Félix qui partait en tournée durant plusieurs semaines ou même quelques mois. Au Québec, il était en début de carrière et pas tellement connu.

Quand j'ai eu cinq ou six ans, on est allés habiter à Paris durant deux ans. C'est là que j'ai commencé à aller à l'école. Mais notre port d'attache est toujours demeuré Vaudreuil.

Félix a vécu à Vaudreuil avec ma mère et moi de 1945 à 1967. À partir de 1950, on a loué la maison d'un cultivateur, Alcide Pilon. Mon père y a écrit quelques dizaines de chansons. Puis, à partir de 1956, on a habité au 186, chemin de l'Anse. Il y avait une vieille grange sur notre terrain et, un jour, il m'a dit qu'il aimerait y implanter un théâtre. « Ici, où Rosaire Vinet mettait son foin, ça serait la scène. Et là, les spectateurs. » Cette grange a été démolie parce qu'elle était devenue fragile.

C'est dans notre maison de Vaudreuil que Félix a écrit, entre autres, sa chanson *Attends-moi ti-gars* et sa pièce *L'auberge des morts subites*. D'ailleurs, c'est comme ça qu'il surnommait notre grange.

Il était réputé pour ses chansons, mais il en créait surtout pour gagner sa vie. Moi, le Félix que j'ai connu était beaucoup plus attiré par le théâtre. À la maison, ce sont des pièces que je l'ai vu écrire.

« IL ÉTAIT RÉPUTÉ POUR SES CHANSONS,
MAIS IL EN CRÉAIT SURTOUT POUR GAGNER
SA VIE. MOI, LE FÉLIX QUE J'AI CONNU ÉTAIT
BEAUCOUP PLUS ATTIRÉ PAR LE THÉÂTRE.
À LA MAISON, CE SONT DES PIÈCES
QUE JE L'AI VU ÉCRIRE. »

Un jour, vous avez réalisé que votre père n'était pas comme celui de vos amis.

Eh oui ! Félix est d'abord parti seul en France, en décembre 1950, à la demande de l'imprésario réputé Jacques Canetti. Le succès a été tellement gros et rapide à l'ABC – un grand cabaret parisien – et à la radio que, dès le mois de février suivant, mon père a remporté le Grand Prix du disque pour sa chanson *Moi, mes souliers*. Même s'il chantait seul, le pied sur une chaise et en chemise à carreaux, il partageait l'affiche avec les Compagnons de la chanson !

Un jour, nous marchions tous les trois dans Paris et, devant Les Trois Baudets où il chantait à ce moment-là, j'ai vu une immense affiche avec sa photo et son nom. Je lui ai demandé : « Est-ce que c'est toi ? » Tout simplement, il m'a répondu « oui ». Rapidement, j'ai réalisé que Félix était une star en France, et constaté que les parents de mes camarades de classe n'avaient pas droit à de telles affiches géantes !

Durant son baptême français, j'allais de temps en temps en coulisses et je l'observais. J'étais très impressionné de le voir autant acclamé. J'en ai encore des frissons...

Que retenez-vous de vos périodes de part et d'autre de l'Atlantique ?

Pour moi, le nom « Félix » est synonyme de « tournées » et d'« absences ». D'aussi loin que je me souviens – que ce soit au Québec ou en France –, il partait souvent en tournée, pendant plusieurs semaines. Il arrivait que ma mère l'accompagne, et des gardiennes s'occupaient de moi.

À Vaudreuil, je jouais souvent seul avec mes camions dans un gros tas de sable qu'il y avait dans l'ancien poulailler. Avec nos amis, les Mauffette et les Vien, on jouait aux cowboys et aux Indiens – on s'inventait toutes sortes de scénarios, ce qui n'a pas dû me nuire dans ma carrière derrière la caméra !

Quand j'avais environ 11 ans, nous sommes retournés habiter quelque temps en France. J'étais pensionnaire dans un collège privé à Pontoise, en pleine forêt au nord-ouest de Paris. J'étais heureux d'y faire de l'équitation, mais je m'ennuyais de mes parents. Au début, mon père venait me reconduire en métro et en autobus. J'y suis souvent allé seul par la suite.

Adolescent, j'ai été pensionnaire au Collège Notre-Dame, à Montréal. Félix venait me reconduire de temps en temps. J'aimais surtout les sports individuels. J'ai appris très jeune à me débrouiller et à jouer seul.

Même quand mon père était à la maison, je considère qu'il était souvent... absent. On se lançait une balle de baseball, on se parlait un peu. Je ne dirais pas qu'on était complices...

Au fil du temps, son asthme est devenu plus important. Les broncho-dilatateurs n'existaient pas encore, alors il gardait une poire sur lui et il s'injectait de l'air dans la bouche, surtout avant ses spectacles. Malgré sa vigueur, il n'était pas en très grande forme.

Il a habité avec ma mère et moi jusqu'en 1967. Et un jour, il est parti...

Comment avez-vous réagi à son départ ?

J'ai été bouleversé, même si j'avais 22 ans.

À l'époque, c'était exceptionnel. D'ailleurs, mes parents ont été l'un des premiers couples du Québec à pouvoir divorcer à la suite de l'adoption de la loi fédérale du premier ministre Pierre Elliott Trudeau. Félix avait consulté le père Émile Legault – qu'il a connu aux Compagnons de saint Laurent – et un évêque aussi, je crois, pour obtenir une confirmation officielle du divorce au sein de l'Église. Parce qu'il était croyant.

Avec le temps, j'ai fait la paix avec cette partie de ma vie. Mais c'est sûr que j'ai été fâché contre mon père après son départ... Nous avons souffert de son absence, ma mère et moi. Il nous avait laissé la maison, mais pas de pension alimentaire suffisante. Nous avons donc dû déménager.

Je suis revenu vivre peu de temps après dans le même secteur de Vaudreuil. Je passais près de la maison à vélo, je voyais des gens habiter là et ça me choquait.

Durant quelques années, mon père et moi avons correspondu. C'est dans ses lettres que j'ai compris que ça n'avait pas toujours été facile pour lui à cause de la consommation d'alcool de ma mère. Avec le recul, j'ai déduit qu'il partirait sûrement un jour et qu'il irait vivre à l'île d'Orléans.

Une correspondance entre un père et son fils, ça ne devait pas être si courant, non ?

Et avoir un père de la stature de Félix Leclerc non plus !

C'est lui qui a commencé à m'écrire lors d'une tournée en France. Quand ma mère était avec lui, elle aussi m'écrivait. Je recevais une lettre toutes les deux semaines environ. C'était sûrement pour entretenir de bons rapports familiaux. Il n'y avait pas de confidences là-dedans.

Mon père ne m'envoyait pas d'argent, ni rien de spécial à mes anniversaires. Nos correspondances se sont arrêtées, avec le temps. J'ai d'ailleurs conservé quelques-unes de ses lettres.

Comment Félix Leclerc réagissait-il au succès ?

Sa simplicité était frappante. Invraisemblable ! Je crois qu'il s'est « accommodé » du succès, mais qu'il ne l'a pas pleinement savouré.

Chose certaine, il n'y avait rien – vraiment rien – dans sa vie de tous les jours qui pouvait laisser croire qu'il était une star au Québec et en France. Félix n'a jamais voulu le succès et les honneurs, encore moins une carrière outre-mer. La meilleure façon de l'illustrer, c'est qu'il a déjà pris le bateau pour que ça lui prenne le plus de temps possible à arriver en France. Au retour, par contre, il a sauté dans un avion pour revenir le plus vite possible au Québec !

Qu'est-ce qui l'intéressait ?

Écrire, écrire et écrire ! Observer la nature. Les avancées technologiques, aussi.

Il était impressionné par les avions. Un jour qu'il avait eu droit à un billet gratuit, j'étais allé le rejoindre à Paris et nous étions rentrés à Montréal ensemble dans un Boeing 737, il me semble. Durant notre vol, je le revois prendre l'une de ses cigarettes Gauloises et la mettre debout sur son plateau-repas. Émerveillé, il m'avait dit quelque chose comme : « Regarde comment notre vol est en douceur. »

Est-ce que vos parents étaient accueillants ?

Ah oui ! Très souvent, la famille de Guy Mauffette – le grand ami de mon père – et les oncles et tantes Vien, du côté de ma mère, venaient en famille à notre maison de Vaudreuil durant les fins de semaine. Janine Sutto, son mari Henry Deyglun et leurs filles, Mireille et Catherine, étaient des habitués. On allait chez tout ce monde-là aussi. Quelques-uns des frères de mon père nous visitaient, surtout Grégoire et Michel, mais rarement.

De grands artistes y sont passés. Je me souviens de Raymond Devos et de Michel Legrand.

Mais, au quotidien, Félix était solitaire. De nos jours, on dirait qu'il était « dans sa bulle ». Il s'isolait pour écrire à Vaudreuil, et c'est ce qu'il a fait à l'île d'Orléans en se construisant d'abord un camp en bois rond avant même de se construire une maison.

Racontez-nous un souvenir marquant.

Marquant, c'est le cas de le dire ! C'était au début des années 60. À cette époque-là, Félix était connu au Québec. Une grande fête avait été organisée à l'île d'Orléans pour souligner le 350^e anniversaire de l'arrivée en Amérique de notre ancêtre Jean Leclerc depuis Dieppe, en Normandie. Félix devait y donner un spectacle, mais on ne s'est jamais rendus...

Mon père conduisait sa vieille Volkswagen Beetle noire. Mon grand-père Léo était assis du côté passager, et moi j'étais à l'arrière. Nous roulions sur l'ancienne route 9 en direction de Québec et de l'île d'Orléans – c'était bien avant les autoroutes 20 et 40. Nous avons fait une collision avec une grosse Buick.

Je m'en suis sorti avec quelques ecchymoses, mais Félix et Léo ont eu des côtes brisées. Ils ont été transportés en ambulance à l'hôpital de Drummondville et hospitalisés pendant environ deux semaines. Félix a partagé une chambre d'hôpital avec son père : il m'a dit qu'ils s'étaient bien amusés tous les deux et avec le personnel ! La guitare de Félix, elle, s'en est sortie sans égratignures. Les journaux avaient publié beaucoup de photos de l'accident.

À 43 ans, vous étiez très loin lors du décès de votre père le 8 août 1988. Racontez-nous.

Je tournais un documentaire pour l'ONF avec Pierre Perrault à l'île d'Ellesmere, à 2200 kilomètres au nord de Montréal. J'étais au beau milieu de nulle part, à travers les glaciers du Nunavut, en train d'observer les bœufs musqués.

Un hélicoptère est venu se poser près de nos tentes et un homme s'est dirigé vers notre équipe. Il a parlé à l'un de mes collègues. C'est à ce moment-là que j'ai eu un pressentiment à propos de mon père, qui n'allait pas très bien quand j'avais quitté le Québec pour cette expédition de plusieurs mois. J'ai dit à mon collègue Martin Raillard : « Mon père ? » Il m'a répondu d'un signe de tête et m'a serré dans ses bras.

En faisant mes bagages, j'ai senti ma pression artérielle baisser tout d'un coup. Mes genoux ont flanché... J'ai quitté rapidement Pierre, sa femme Yolande et mon assistant François Vincelette pour me rendre à Resolute Bay en hélicoptère et en avion. Sur place, dans une tente-roulotte, j'ai vu défiler les images de mon père sur une petite télé. Le lendemain, Félix faisait la une des journaux, qui présentaient de gros dossiers sur sa carrière. Lire tout ça dans le dernier avion qui m'amenait à Montréal m'a préparé au déluge d'amour que le Québec lui manifestait et dont j'ai vite été témoin.

Je n'ai jamais trop su comment mon rapatriement avait été rendu possible, mais c'est certain que les dirigeants de l'ONF ont fait des téléphones ! Je l'apprécie encore aujourd'hui.

À Montréal, ma femme, Lise, et mes enfants, Mélanie et Alexis, m'attendaient à l'aéroport de Dorval. Nous étions émus, évidemment.

Le lendemain, on est partis tous les quatre en auto pour les funérailles à l'île d'Orléans. On est allés à la maison de Félix, puis à la petite église de Saint-Pierre qui était déjà bondée à notre arrivée. Le parvis, aussi.

Lise a intercepté un policier de la Sûreté du Québec et lui a dit en me montrant du doigt : « Félix, c'est son père. Pouvez-vous nous faire entrer ? » C'est de cette façon que Lise, Mélanie, Alexis et moi avons pu assister aux funérailles de Félix... debout à l'arrière.

Comment avez-vous vécu votre deuil ?

J'avais beaucoup de peine. J'étais à l'écart. Et j'étais revenu rapidement de l'île d'Ellesmere. Ça faisait beaucoup de bouleversements.

Lorsque je suis retourné à l'ONF quelques jours plus tard, mon pigeonnier était rempli de petits mots et de lettres que de nombreux collègues avaient pris la peine d'écrire pour me raconter ce que Félix représentait pour eux. On m'a aussi parlé de lui et on m'a donné beaucoup d'accolades. Ça m'a vraiment fait du bien.

Avez-vous déjà voulu travailler avec votre père ?

On en avait parlé avant que je parte pour le tournage sur l'île d'Ellesmere. J'aurais aimé tourner un film sur Félix – et avec lui – qui aurait été une sorte de testament de son œuvre. Mais il a été hospitalisé à cause de problèmes respiratoires et n'a jamais plus retrouvé la forme qu'il avait. Puis, il est décédé.

En 2016, vous avez réalisé et produit avec l'ONF le film *Le 186 pour la mémoire*, qui s'articule autour de la maison de votre jeunesse.

Comment ce projet a-t-il vu le jour ?

En 2006, notre maison du 186 chemin de l'Anse à Vaudreuil a été rachetée par un comité de sauvegarde, puis classée monument historique en 2009 et rénovée au coût de 2 millions de dollars. J'ai vu que c'était sérieux et je me suis dit : « Faut faire quelque chose pour rappeler l'importance de Félix Leclerc dans l'histoire du Québec et sa présence à Vaudreuil », d'où le film et son titre.

Je ne voyais personne d'autre que moi pour faire ce film. Après tout, c'est une maison que j'ai habitée pendant une quinzaine d'années. Je vis encore tout près aujourd'hui.

J'ai tourné le film en grande partie en noir et blanc afin d'intégrer naturellement les images d'archives à celles du présent. On y voit, par exemple, Janine Sutto parler d'une chanson de mon père qui l'a beaucoup touchée et je fais suivre les paroles d'un extrait du film *Félix Leclerc, troubadour* – tourné par Claude Jutra en 1958 –, dans lequel mon père chante cette même chanson avec Monique Leyrac.

Avec le recul, qu'évoque Félix Leclerc pour vous ?

À la fois le grand artiste et le père. C'est un tout. Et ça ne changera jamais.

Chaque fois que je le voyais sur scène, que je me retrouvais avec lui et des gens, je constatais la fascination qu'il créait... sans rien faire de spécial ! Je crois que c'est grâce à cette influence que j'ai développé une aptitude à écouter, à observer les gens, et que je suis devenu cinéaste.

Aujourd'hui, je suis très heureux quand j'entends différents artistes – entre autres, des jeunes comme Émile Bilodeau – reprendre l'œuvre de Félix et lui donner un nouveau souffle.

« Le grand secret : fuir les endroits faciles et rentrer dans le silence à mesure que le bruit s'approche. La libre pauvreté vaut mieux que l'abondance, où sont généralement les pièges. »

Félix Leclerc, *Allegro*

PIERRE CALVÉ

Né à Montréal en 1939, Pierre Calvé est auteur-compositeur-interprète. Au début des années 60, il entreprend une carrière de chansonnier dans les boîtes à chansons, ce qui le mènera aux quatre coins du Québec et en France. Surnommé « le chantre de la mer », il écrit quelques chansons qui ont connu du succès grâce à lui et à d'autres collègues, dont *Quand les bateaux s'en vont*, écrite avec Gilles Vigneault, et *Vivre en ce pays*, reprise par Robert Charlebois. Il a grandi dans l'entourage de Félix Leclerc.

Comment avez-vous connu Félix Leclerc ?

L'une des sœurs de ma mère était la grande comédienne Thérèse Cadorette, qui faisait partie des Compagnons de saint Laurent – la troupe du père Émile Legault. Dès l'âge de huit ou neuf ans, je voyais souvent Félix Leclerc à l'Anse à Vaudreuil puisque ma tante Thérèse avait épousé Yves Vien – le frère de « Doudouche », Andrée Vien, la première épouse de Félix. Nous étions donc unis par la famille, en quelque sorte.

À cette époque-là, je me souviens, j'étais allé voir Félix au théâtre Gesù avec ma tante. Il tenait le rôle d'un troubadour dans la pièce *Le pauvre sous l'escalier*. Il jouait de la guitare et chantait. J'étais tellement impressionné par cet homme si différent que je l'observais sans vraiment oser lui parler. J'étais un p'tit gars timide qui regardait vivre les adultes. Et, à travers eux, Félix se démarquait. Il me semblait très grand – c'est sa stature, son panache qui donnait probablement cette impression-là. Il avait une voix unique et, toujours, sa guitare à la main.

À 12 ou 13 ans, je connaissais déjà par cœur toutes ses chansons sur disques. Une tante les faisait jouer continuellement sur le vieux gramophone de ma grand-mère ! J'ai su plus tard que Félix faisait alors carrière en France.

À partir de 16 ans, je suis allé travailler sur les bateaux de la marine marchande. J'avais ma guitare et je composais pour moi. Quand je revenais à la maison, je n'osais pas chanter devant les autres parce que je ne voulais pas que l'on me compare à la seule autre personne de la famille qui chantait avec une guitare : Félix.

Durant ma cinquième et dernière année, je travaillais sur la voie maritime à Cornwall. Je m'étais acheté un scooter Vespa et, les samedis

matins de la belle saison, je me rendais chez mes parents à Saint-Eustache. Je passais donc par Vaudreuil avant d'aller prendre le traversier Hudson-Oka.

Un jour, j'ai frappé chez Félix. Je souhaitais le rencontrer et lui parler, maintenant que j'avais une plus grande confiance en moi. Les rideaux du salon ont bougé et je l'ai entendu dire de sa grosse voix au père Legault : « C'est pas grave, c'est rien que Pierre. » On a pris une bière ensemble. On a parlé de la famille et de nos voyages, mais pas de musique. Malgré la grande admiration que j'avais pour lui, je n'ai jamais osé lui présenter mes chansons, de peur de l'« acher », lui, la vedette. Il était dans son repaire, après tout. J'ai réalisé par la suite que c'était de la gêne mal placée. Je le regrette encore...

Comment était-il, justement, dans son repaire ?

C'était un homme très simple. C'est dans les yeux des autres qu'il était une vedette. Rien dans ses agissements au quotidien n'aurait pu le laisser croire. Félix était impressionnant, mais il en imposait sans probablement le chercher.

Il était aussi drôle lorsqu'il décidait de monopoliser l'attention en racontant des anecdotes qu'il amplifiait ! Mais les rencontres de famille ne s'éternisaient pas : quelques heures tout au plus, et on sentait que ça devait se terminer.

Diriez-vous qu'il vous a influencé dans le choix de votre carrière en tant qu'auteur-compositeur-interprète ?

Oui, en quelque sorte. En l'écoutant chanter, je constatais que l'on pouvait aborder le public avec des choses simples de la vie, grâce à des textes soignés et à des musiques qui les soutenaient.

Cela dit, j'ai été plus influencé par Brassens que par Félix. J'étais plus à l'aise avec la technique que l'on appelle « picking », qui est très répandue dans le blues et la musique country. Félix, lui, jouait comme les Tsiganes.

Avez-vous déjà partagé la scène avec Félix Leclerc ?

Non. Dans les années 60, j'ai foulé les mêmes scènes que lui, tant au Québec que dans les villes canadiennes où il y avait des francophones – au Manitoba, par exemple. Mais jamais avec lui : il était dans une classe à part.

D'ailleurs, à l'époque des boîtes à chansons, il était rare qu'il y ait plus d'un chanteur à la fois sur scène.

Avez-vous interprété certaines de ses chansons ?

Un jour, lors d'une excursion en Europe avec la marine marchande, j'ai sorti ma guitare dans le port de Marseille. Spontanément, mon frère Jacques et moi avons enfilé ses chansons les plus connues en France, comme *Le p'tit bonheur* et *Moi, mes souliers*.

Par la suite, il m'est arrivé assez souvent de reprendre ses chansons lors de tournées au Québec et au Canada.

Est-ce que l'évolution des textes de Félix Leclerc vers des propos politiques vous a surpris ?

Pas vraiment. Son évolution a été graduelle et évidente. Nous avons connu Félix Leclerc « le Canadien » qui est devenu « le nationaliste ». Puis, « le Québécois » et « l'enragé » avec *L'alouette en colère* et *Le tour de l'île*. Et, enfin, « l'indépendantiste ».

« SON ÉVOLUTION A ÉTÉ GRADUELLE ET ÉVIDENTE.
NOUS AVONS CONNU FÉLIX LECLERC “LE
CANADIEN” QUI EST DEvenu “LE NATIONALISTE”.
PUIS, “LE QUÉBÉCOIS” ET “L'ENRAGÉ” AVEC
L'ALOUETTE EN COLÈRE ET *LE TOUR DE L'ÎLE*.
ET, ENFIN, “L'INDÉPENDANTISTE”. »

À votre avis, qu'est-ce qui le rendait unique ?

À la fois sa voix chaude, sa façon originale de jouer de la guitare et ses textes qui rendaient les choses simples de la vie si intéressantes à entendre. Tout cela formait un tout. Un tout qui est devenu un style d'interprétation que d'autres ont adopté par la suite : Brassens et Brel, en Europe, et plusieurs auteurs-compositeurs-interprètes au Québec également.

Je conserve le souvenir d'un homme qui disait des choses profondes sur un ton de simplicité.

Vous souvenez-vous de votre toute dernière rencontre ?

C'était en juin 1988, soit quelques semaines avant son décès. Avant d'aller donner l'un de mes rares spectacles au Théâtre de l'île, à l'île d'Orléans,

j'étais allé le saluer chez lui. Il avait l'air en forme. Il s'était informé de ma mère, de mes frères et de mes tantes. Ce « placotage » m'a ramené au début de ma vie adulte. Comme toutes les autres fois, cette rencontre m'a fait du bien à l'âme...

S'il revenait aujourd'hui, qu'aimeriez-vous lui demander ou lui dire ?

Je mettrais ma timidité de côté et je lui demanderais de me parler de l'origine de certaines de ses chansons. Et je crois que j'oserais lui présenter les meilleures parmi celles que j'ai écrites !

FÉLIX M'A PIQUÉ MON AGENT !

Au début des années 70, j'ai fait appel à Pierre Jobin à titre d'agent exclusif. Je comptais sur lui pour maximiser le nombre de représentations que je pourrais avoir en tournée, négocier mes contrats, faire parler de ma carrière dans les médias, entre autres. C'était vraiment bien parti. Pierre ne travaillait pas à temps plein pour moi, mais je souhaitais qu'il me consacre l'essentiel de son temps.

Pierre habitait l'île d'Orléans, pas très loin de chez Félix. Ils ont commencé à se rapprocher – je ne pouvais pas les blâmer. Un bon jour de 1974, Pierre m'a annoncé qu'il devenait son agent... et qu'il n'aurait plus de temps à me consacrer. Il m'a remis les différents documents liés à notre association et aux engagements confirmés, et ce fut terminé. J'étais à la fois déçu et désorganisé; il m'a fallu reprendre mes choses en main et m'organiser autrement. Si Pierre m'avait quitté pour aller travailler avec quelqu'un d'autre, j'aurais probablement mal réagi. Mais là, c'était Félix !

Ils ont passé plusieurs années ensemble et je crois sincèrement que Pierre s'est très bien occupé des intérêts de Félix.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
Les faits saillants	12
MARTIN LECLERC	34
PIERRE CALVÉ	41
LOUISE FORESTIER	46
GILLES VIGNEAULT	51
FRANÇOISE CANETTI	56
DOMINIQUE MICHEL	64
FRANÇOIS DOMPIERRE	68
CLAUDE GAUTHIER	74
JEAN LAPOINTE	80
MIREILLE DEYGLUN	85
ROBERT CHARLEBOIS	91
YVES MASSICOTTE	97
JEAN-PIERRE FERLAND	104
DIANE DUFRESNE	110
CLAUDE MORIN	116
GÉRARD DAVOUST	123
NANA MOUSKOURI	128
NATHALIE LECLERC	132
SOLANGE LÉVESQUE	142
FRANCIS LECLERC	148
RICHARD SÉGUIN	155
NICOLE ROWLEY BÉDARD	161
GUY LATRAVERSE	168
MOUFFE	173
MICHEL RIVARD	178
STÉPHANE VENNE	185
ANDRÉ GAULIN	189
AURÉLIEN BOIVIN	195
GISÈLE GALLICHAN	205
YVES DUTEIL	211
MAXIME LE FORESTIER	217
MARC LAURENDEAU	222
MARIE-CLAIRE SÉGUIN	229

JEAN-PAUL SERMONTE.....	234
JOHANNE BLOUIN	240
HUGUES AUFRAY	246
ALAIN SOUCHON	251
DANIEL LAVOIE.....	255
BERTRAND DICALÉ	261
ÉMILE BILODEAU	265
Bibliographie.....	270
Annexe I – Bibliographie	272
Annexe II – Discographie.....	276
Index.....	285
Crédits photographiques.....	290
Remerciements.....	291